

Monsieur le Président,

“On m’appelle citoyen, on m’appelle le beur, on m’appelle le jeune, on m’appelle aussi le Muslim, le Kabyle, l’Arabe ou le lascar, ou encore l’immigré, on m’appelle aussi mon frère, ou même cousin ; mais ce qui me définirait le mieux serait être humain”.

*Oui voilà, c’est comme ça qu’elle commençait. Elle allait à l’essentiel.*

Je l’avais écrite un soir d’émeutes en banlieue, à la fin du Ramadan, après un JT bien corsé. Un de ces JT qui vous fera aimer la Creuse et vous convaincra que Saint-Denis ou Aubervilliers ont des allures de Stalingrad ou de Ramallah.

Ah le JT réalité ! Et tous les “docus” qui vont avec ! Ils passent leur temps à diffuser des reportages vieux d’au moins trois ou quatre ans, dans lesquels les mecs portent des casquettes Lacoste et des survêtements Tacchini.

J’en avais un peu marre de cette situation et me sentais le seul à percevoir ce que tant de personnes refusaient de voir.

Ils nous mettaient un Black au JT de TF1, et cela paraissait extraordinaire, on en faisait l’affaire du mois. Comme si l’os que l’on venait de nous jeter, on s’en contenterait et le rongerait tranquillement dans notre coin en attendant le prochain, alors qu’il y a environ 4 millions de Noirs en France ! Qu’ils aient attendu tant d’années

avant d'agir en mettant UN Noir vacataire, au 20 h. Pour ma part, cela n'avait rien d'une victoire sur la discrimination !

Ce jour-là je l'avais figolée, lue et relue, jusqu'à la connaître par cœur et m'étais rendu au 55, faubourg St-Honoré, à Paris dans le 8<sup>e</sup> arrondissement.

Je fis appeler le "patron des lieux", mais à peine ai-je eu le temps d'obtenir une quelconque réponse, que je me retrouvais dans une pièce sombre aux allures de ces salles d'interrogatoires que l'on peut voir dans les films hollywoodiens.

Des hommes grands, blancs et forts, en costume noir, des femmes blondes provocantes en tailleur et leur curiosité ne m'étonnait guère.

Ils me posèrent un tas de petites questions : Que venez-vous faire ici ? Que faites-vous dans la vie ? Où habitez-vous ? Et je répondais assez naïvement.

Puis, ils commencèrent à me fouiller, et la trouvèrent ! Quel embarras pour moi !

Certains d'entre eux sortirent de la salle, et quelques minutes plus tard un homme petit, peu charismatique avec de minuscules lunettes et une petite barbiche entra dans la salle, il avait l'air d'être leur supérieur et commença à la lire à haute voix :

"ON ME DEMANDE DE M'INTÉGRER  
MAIS JE SUIS DÉJÀ CHEZ MOI !

Je suis un jeune. Différent.

Il suffit de peu de choses pour combler mes joies : un Big-Mac, un lait au café accompagné d'un croissant au beurre frais, un bon bouquin, un vieux disque de soul ou

de Jacques Brel et un DVD sur Muhammad Ali, Louis de Funès ou Che Guevara, me conviennent amplement.

Mis à part ces quelques petites choses relativement futiles, l'écriture s'avère être une passion qui me domine et me rabaisse continuellement, mais au fil des jours je m'obstine et ose lui tenir tête, car la persévérance est une valeur fondamentale qui, au même titre que la citoyenneté, devrait être enseignée dans toutes les écoles du Monde.

D'un point de vue personnel, j'ai eu un très bon formateur : mon père !

Un homme d'une cinquantaine d'années aujourd'hui, les cheveux grisés par le temps et les soucis, mais doté d'une joie de vivre typiquement méditerranéenne ; il est capable de tenir tête au découragement bien qu'étant confronté quotidiennement aux problèmes et aux désagréments.

C'est un homme d'une ouverture d'esprit exceptionnelle à la limite de la marginalité, ami de personnes de gauche comme de droite, de simples cardiologues mondialement reconnus, comme d'éminents bouchers.

Homme d'exception dit-on, c'est avant tout un Homme passionné à mes yeux.

Son exemple m'a appris que sans passions, on ne vit pas, on devient frustré puis l'on s'isole des autres progressivement. Il ne nous reste alors que deux solutions : un sentiment de mal-être qui peut faire de nous un meurtrier ou l'excès de création tout simplement.

Je connais moi-même la frustration, heureusement j'ai trouvé à travers l'expression artistique des solutions. Je suis passionné de musique et d'écriture depuis mon plus jeune âge. Cependant je reste toujours en quête d'autres désirs.

Peut-être, comme bon nombre d'artistes, je suis sujet à l'anxiété. On dit de mon regard qu'il est inquiet, et je ne peux pas vraiment compter sur un physique de catcheur, mais plutôt sur celui d'un être fin.

Mon esprit fabrique sans cesse de nouvelles pensées, de nouvelles interrogations et cette usine finit par me fatiguer.

Je me nourris principalement de culture, hélas de très peu d'amour, et espère secrètement composer l'œuvre musicale qui fera rêver toutes les communautés à l'unisson, pour les prochaines décennies ! J'ai cette soif d'apprendre, mais au plus profond de mon être, j'ai une envie de crier.

Mon outil, c'est l'écriture. Je compte me faire vraiment entendre avant mes 25 ans.

C'est mon père qui me pousse à écrire pour extérioriser mes peines. Il me dit : "Lance-toi ! Dis tout haut ce que tu contiens au fond de toi-même !" Avec sa grosse voix qui franchit les frontières de la maison.

Écrire, c'est bien plus qu'un cri du cœur, c'est affronter mes démons tel l'enfant que j'étais la nuit dans ma chambre face à l'obscurité... »

Soudain, il s'arrêta de lire, il plia la lettre en deux, puis sortit de la salle.

A peine 5 minutes plus tard, il revint, un café à la main et me dit :

— Nous procédons à quelques vérifications d'identité, puis, me regardant avec insistance, il continuait : Alors comme ça... vous voulez le rencontrer ? Aujourd'hui, je crains que ce ne soit possible.

— Ce n'est rien, je suis patient, lui répondis-je.

Et il se replongea dans la lecture qui semblait l'intéresser, voire même, le charmer.

Il déchiffrait les mots de ma lettre et j'arrivais à lire mes phrases sur ses petites lèvres.

« Inutile de vous préciser d'où je viens. Je suis simplement ce petit être qui fait son bout de chemin. Mon originalité c'est d'être le fils de cette tradition. Enfant d'une génération et témoin d'une époque avec ses clivages inter et intra-communautaires, extra générationnels et sujet à l'attachement de cette grande tradition qui perpétue à échanger les culpabilités des uns avec les agissements des autres.

D'ailleurs, je me demande souvent si le mal de notre société française n'est pas de vouloir panser à une vitesse grand "V" les blessures oubliées et laissées pour compte.

Alors on essaie de reconnaître une certaine communauté héritée de l'immigration. Et puis, d'un autre côté on participe à une vulgarisation du devoir de mémoire quitte à laisser d'autres souvenirs aux oubliettes.

Ainsi, je n'ai pas le souvenir d'avoir appris au cours de ma scolarité, aussi simple soit-elle, que des Africains Musulmans s'étaient battus, avec d'autres, mortellement en première ligne pour libérer la France.

Est-ce normal que des écoliers et des collégiens ne puissent accéder à une mémoire collective française ? Et bien plus, qu'ils ne puissent avoir connaissance de leur passé, dont ils sont les héritiers légitimes ? Qu'ils soient d'origine portugaise, algérienne, malienne, malgache, marocaine ou sénégalaise...

Comment un jeune français, d'origine algérienne ou malienne, peut-il avoir foi en la France si on lui dissimule une réalité sur un passé. Passé qui appartient à ses ancêtres

et dont il a tout lieu d'être fier. Pourquoi lui enlever le droit à cette fierté légitime ?

Comment peut-il se sentir français avec sa culture et sa religion, s'il ne connaît pas son histoire ? Comment peut-il ressentir cette appartenance à une patrie s'il ne sait pas que 60 000 Africains sont venus se battre pour la France ?

Est-ce normal qu'il ait fallu attendre un film comme "Indigènes" avec des grands noms du cinéma français pour faire agir nos dirigeants ? Que fait l'État ? Le gouvernement ? Le ministre de l'Éducation Nationale ?

Si l'Éducation nationale ne nous apprend pas l'histoire complète et réelle de notre pays, et que nos parents sont trop perturbés et traumatisés pour nous en parler sans neutralité, pourquoi s'étonner alors que des centaines de jeunes sifflent la Marseillaise lors d'un match France-Algérie ?

Et que dire de chaque 8 mai ou 11 novembre où un ministre fait un beau discours sur la Mémoire, et même sur le Devoir de Mémoire ?

Pourquoi ce qui se réfère à la période coloniale algérienne reste dans l'ombre de tous ? Pourquoi laisser ignorer les massacres de Sétif et de Guelma ? Pourquoi donc cacher la vérité au peuple en ce qui concerne les Algériens torturés par l'armée française durant la guerre d'Algérie ? N'est-ce pas oublier la dignité des persécutés de l'Histoire ?

On ignore les morts du 8 février 1962 au métro Charonne, ou encore le 17 octobre 1961 lorsque des policiers ont massacré à mort des centaines de personnes qui manifestaient pacifiquement à Paris pour l'indépendance de l'Algérie.

Enfin, comme d'habitude, ils jettent des os à ronger et tout le monde se régale. Concernant ce fameux 17 octobre 1961, c'est une belle arnaque ! On inaugure quelques plaques commémoratives, alors que des centaines de personnes sont mortes des mains de la police qui était sous les ordres du préfet Papon. Bien sûr, tout cela est absent des manuels d'Histoire mais bien plus encore de certaines mémoires.

Alors, tous les 14 juillet, ils organisent un grand carnaval sur les Champs-Élysées, comme s'il s'agissait du Tour de France, de Roland Garros ou même encore du Festival de Cannes.

Tout le monde est costumé, il manque juste Nelson Montfort en direct avec un accent ni anglais ni français, et son micro planté devant la bouche.

Mais rassurez-vous. Il est certain qu'on ne le retrouvera pas à une heure de grande écoute, en direct de Guelma, un 8 mai d'une belle année.

D'ailleurs parlons-en de l'information !

Aucune télévision française, et presque aucun manuel scolaire français, ne font état des quelques 20 000 travailleurs indochinois déportés en métropole dans des conditions inhumaines pour travailler dans les usines d'armements.

Je n'ai aucunement vu les médias rendre hommage à ces peuples déportés et massacrés.

Dois-je conclure, Messieurs les producteurs d'émissions, journalistes, philosophes, patrons et "autres penseurs" de notre société, qu'un mal justifie un mal ?

Car d'un point de vue comptable, pour vous messieurs les rois de l'audimat et des meilleures ventes de journaux, faisons une simple règle de proportion :

Si la seconde guerre mondiale a fait 50 millions de morts, en sachant que 45 000 algériens ont été massacrés par l'armée française le jour de la Libération à Sétif, alors en proportion, la journée sanglante du 8 mai 1945 à Sétif devrait occuper 0,09 % de visibilité. Or, elle n'occupe même pas un encart, ni même une chronique ou un pardon.

Voilà mes questions, en tant que citoyen français en âge de m'interroger :

Existe-t-il une hiérarchie des maux de notre société ?

Est-ce que le but des médias est de faire de l'audimat et du chiffre d'affaire sur la souffrance des peuples, sans aucun respect des personnes ?

Je me suis exprimé en pourcentage, mais j'aurais pu le faire de même avec des minutes de silence.

\* \* \*

J'ai fait des études et obtenu mon bac, avec mention assez bien, ce qui a fait la fierté maternelle et provoquant les "You-You" stridents et incessants durant tout l'été qui succéda les résultats.

Après septembre, lorsqu'il fallait rentrer à la fac, j'ai très vite intégré et resserré les rangs.

Je suis très fier de l'éducation que ma mère m'a donnée.

Et d'ailleurs, si j'étais amené à fonder la première école des parents, je pense vraiment l'engager en tant que directrice de l'établissement.

Écrire me procure le plus grand bien, c'est devenu ma thérapie.

J'écris en solitaire durant des gardes que j'effectue dans un institut pour jeunes handicapés mentaux. J'y travaille

depuis deux années, j'y suis entré dans le cadre d'un job d'été et depuis, je n'ai jamais quitté cette boîte.

J'aime donner à des gens à qui l'on se refuse de donner. Aujourd'hui, le drame, sans vouloir faire le moralisateur, c'est que l'être a cette tendance de vouloir prendre plutôt que de donner. Chacun veut posséder sans ne jamais rien donner, et esquiver les impôts, ainsi que tous les actes de solidarité, et même les pièces au manchot de la porte de Bercy... C'est dramatique. Voire même alarmant.

Même des sourires, je me surprends à les voler dans le métro à ces gens si rigoureux et à l'apparence si précieuse.

La générosité n'est pas le sport national, surtout lorsqu'on paye l'ISF.

Et qui sait, après tout, peut être que ces gens offrent une prime aux enfants ou aux populations qu'ils exploitent en Asie ou en Afrique et bientôt en Europe de l'Est.

Ou peut être que tous ces people qui viennent nous vendre leur générosité mais surtout leurs albums lors d'un prime-time ce samedi soir sont bien placés pour parler de misère du haut de leurs chalets en Suisse et de leurs villas en bords de mer.

Et après tout pourquoi les critiquer, s'ils apportent un peu de rêve aux « petites gens » que nous sommes et quelques euros aux Restos du Cœur, pourquoi leur interdire de ne pas payer d'impôts.

Ils nous donnent de l'amour et du rêve, alors buvons-le la bouche ouverte, comme si nous étions victimes d'une paralysie faciale à l'échelle nationale !

L'amour a besoin d'être vécu.

C'est quelque chose de tellement singulier et sincère pour en faire débat sur la grande place du village que je préfère la discrétion.

Je reconnais que l'amour est un sentiment indispensable. On a besoin d'aimer et d'être aimé. Mais ce qui me gêne, c'est l'exhibition des sentiments sans aucune retenue ni pudeur.

Je ne suis pas un grand romantique paraît-il, mais la femme m'intéresse particulièrement et je n'ai aucune gêne avec ce sujet.

Je sais qu'une grande majorité d'hommes ne connaît pas ce sexe qu'on dit "faible" mais en réalité très fort. Je ne prétends pas la connaître plus que les autres hommes, mais j'ai pu observer que les femmes sont très facilement cernables.

Au lieu de les considérer telles des objets ou des accessoires divers, il faut les voir en tant qu'être humain d'abord, mais au-delà, je crois qu'il faut leur reconnaître des qualités de manipulatrices et un art du calcul.

Une femme qui se fait belle, ne le fait pas dans l'unique but de vous faire plaisir, mais aussi dans le but de vous séduire afin d'exiger de vous tout ce qu'elle veut.

C'est une vision très machiste du caractère de la femme et de sa condition, je le sais.

D'ailleurs si j'ai la chance de faire publier cet essai, je pense que les "Ni putes ni soumises" vont profiter une fois de plus de la perche que je leur lance, pour faire leur brouillage médiatique avec acharnement.

Je suis quelqu'un de très respectueux envers les femmes.

Tout d'abord ma mère m'a inculqué des valeurs de respect, au-delà de toute différence de sexe et de culture. De plus, mon père a complété cet enseignement en me transmettant son admiration pour les femmes en commençant par sa mère, qu'il appelle deux fois par mois au-delà de la Méditerranée.